

203

MÉMOIRE

Sur le Système d'Agriculture adopté par les Brésiliens, et les résultats qu'il a eus dans la province de MINAS-GERAES.

PAR M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE.

L'AGRICULTURE n'a peut-être jamais été aussi florissante en Portugal que dans plusieurs autres parties de l'Europe, et les hommes qui peuplèrent le Brésil ne profitèrent même pas des connoissances qu'ils possédoient. L'intérêt qu'a le cultivateur à conserver sa terre est la meilleure garantie des efforts qu'il fera pour bien cultiver : cet intérêt, les premiers habitans du Brésil ne l'avoient point, et à peine leurs descendans l'ont-ils aujourd'hui. Une immense contrée s'offroit à leurs regards; quelquefois un soldat montoit sur une hauteur, et s'écrioit : « Tout ce que je découvre m'appartient; » et dans des temps très-modernes, on a vu récompenser par une donation de vingt-quatre lieues de terrain, sur les deux rives d'un fleuve, quelques victoires obscures remportées sur des Indiens timides. Des hommes qui dispoient à leur gré d'une contrée immense n'avoient aucun besoin de prendre des précautions pour ménager le coin de terre où ils venoient de recueillir quelques grains. D'ailleurs il étoit bien rare qu'en passant en Amérique ils eussent le projet de s'y fixer

1818

sans retour; ils vouloient amasser des richesses, pour les étaler ensuite aux yeux de leurs compatriotes, et à peine comptoient-ils, dans leur existence, le temps qu'ils passoient loin de leur pays. Pendant cet intervalle, il falloit vivre sans doute; les pratiques qu'ils adoptèrent furent les plus expéditives, celles qui convenoient le mieux à la vie nomade qu'ils menoient, celles des peuplades les plus barbares. La mort, les infirmités, une foule de circonstances déjouèrent souvent les calculs de ces hommes aventureux; leurs enfants n'avoient à regretter ni les bords du Tage, ni les fruits savoureux du Douro; ils étoient fatigués d'entendre vanter sans cesse un pays qu'ils ne connoissoient point; ils restèrent dans celui où ils étoient nés, et le Brésil se peupla; mais on s'étoit accoutumé aux pratiques défectueuses de ses premiers habitans, et elles se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Si j'excepte la province de Rio-Grande do Sul, celle des Missions, et la province Cisplatine, on ne fait usage, dans le Brésil méridional, ni de la charrue, ni des engrais: tout le système de l'agriculture brésilienne est fondé sur la destruction des forêts; et où il n'y a point de bois, il n'y a point de culture.

L'expérience a appris aux Brésiliens quelles espèces d'arbres sont communes dans les forêts qui, mises en culture, doivent donner les meilleures récoltes. Lorsqu'on a fait choix d'un terrain, on ne le défriche point; on se contente de couper, à hauteur d'appui, les arbres qui le couvrent: opération généralement confiée aux esclaves, et que l'excessive dureté des bois rend souvent très-pénible. C'est quand la saison des pluies est passée que l'on abat les portions de forêt que l'on

veut cultiver; on donne aux branchages le temps de sécher, et l'on y met le feu avant que les pluies recommencent.

Non-seulement chez nous l'on contemple avec une douce satisfaction les moissons qui commencent à jaunir, mais un champ nouvellement labouré plaît aussi aux yeux par cet aspect de régularité qui, éveillant toutes les espérances, annonce le travail de l'homme industrieux et civilisé. Au Brésil, au contraire, le terrain que l'on vient d'ensemencer n'offre que l'image de la destruction et du chaos; la terre est couverte de cendre et de charbon, d'énormes branches à demi-consumées par les flammes sont jonchées çà et là, et au milieu d'elles s'élèvent des troncs noircis et dépouillés de leur écorce: spectacle d'autant plus hideux, qu'il contraste avec les beautés majestueuses des forêts environnantes.

Lorsqu'on a fait deux récoltes dans une terre qui étoit autrefois couverte de bois vierges, on la laisse reposer; il y pousse des arbres beaucoup plus grêles que les premiers, et d'une nature entièrement différente; on les laisse croître environ pendant cinq, six ou sept années, suivant les cantons; on les coupe, ensuite on les brûle, et on plante dans leurs cendres. Après une seule récolte, on laisse la terre reposer de nouveau; d'autres arbres y croissent encore, et l'on continue de la même manière, jusqu'à ce qu'on juge le sol entièrement épuisé.

Cette portion de la province de Minas-Geraes, située à l'orient de la Serra da Mantiqueira et de la chaîne qui la continue vers le nord, est coupée de montagnes plus ou moins élevées, et fut autrefois entièrement couverte de forêts. Lorsque dans cette partie du Brésil on a fait dans un terrain un

très-petit nombre de récoltes, on y voit naître une très-grande fougère du genre pteris. Une graminée visqueuse, grisâtre et fétide, appelée *Capim gordura* ou herbe à la graisse, succède bientôt à cette cryptogame, ou croît en même temps qu'elle. Alors presque toutes les autres plantes disparaissent avec rapidité. Si quelque arbrisseau s'élève au milieu des tiges du *Capim gordura*, il est bientôt brouté par les bestiaux; l'ambitieuse graminée reste maîtresse du terrain, et elle ne peut même pas être recommandée comme fourrage; car si elle engraisse et les bêtes de somme et le bétail, elle diminue sensiblement leurs forces. L'agriculteur ne pouvant plus espérer de voir naître de nouveaux arbres sur son terrain, dit qu'il est perdu sans retour; après avoir fait sept à huit récoltes dans un champ, et quelquefois moins, il l'abandonne, et brûle d'autres forêts, qui bientôt ont le même sort que les premières. Où s'élevoient naguère des arbres gigantesques entrelacés de lianes élégantes, le voyageur ne découvre plus que des campagnes immenses de *Capim gordura*, et cependant il paroît incontestable que cette graminée ne s'est introduite que depuis une cinquantaine d'années dans la province des Mines (1); ses graines s'attachent aux vêtements de l'homme

(1) Quelques uns disent que ce fut un religieux qui, dans l'intention de rendre un service au pays, y apporta cette graminée comme fourrage, et ils ajoutent qu'elle fut long-temps appelée *Capim do Frey Luiz*, du nom de ce même religieux. D'autres assurent que le *Capim gordura* a été introduit dans la province des Mines par un muletier qui venoit de fort loin, et s'étoit servi de cette herbe pour remplir ses bâts. Arrivé dans les environs de Villa-Rica, il renouvela son équipage; le *Capim gordura* fut jeté, et ses graines le multiplièrent. Quoi qu'il en soit, il m'a été impossible de découvrir avec certitude de quel pays cette plante est originaire.

et aux poils des animaux; elle se répand partout, et quelques montagnes voisines de Rio de Janeiro, où il n'en existoit pas un seul pied lors de mon arrivée au Brésil, en sont aujourd'hui entièrement couvertes.

Ainsi les agriculteurs achèvent dans la province des Mines ce qu'avoient déjà commencé les hommes qui alloient à la recherche de l'or, la destruction si funeste des forêts. La disette de bois se fait déjà sentir dans quelques villes qui furent construites au milieu des forêts; et des mines de fer de la plus étonnante richesse ne peuvent être exploitées faute de combustibles. Tous les jours des arbres précieux tombent sans utilité sous la hache du cultivateur imprévoyant. Il est impossible de croire qu'au milieu de ces incendies tant de fois répétés une foule d'espèces utiles pour les arts et la médecine n'aient pas déjà disparu, et dans quelques années la Flore que je fais paroître dans ce moment ne sera déjà plus, pour certains cantons, qu'un monument historique.

Par une ignorance facile à concevoir, quand on connoît les rapports du gouvernement portugais avec ses colonies, le ministère lui-même, qui devoit s'opposer de tous ses efforts à la destruction des bois, a aussi contribué à l'accélérer. Les plus belles forêts existoient encore intactes sur les frontières de la province qui sont habitées par les Indiens sauvages. A l'arrivée du Roi à Rio de Janeiro, le comte de Linhares fit rendre un décret qui exemptoit d'impôts pendant dix ans,

Quelques Mineurs prétendent qu'elle vient de la province de *Rio-Grande do Sul*, mais je ne l'y ai point trouvée.

les colons qui iroient s'établir au milieu de ces bois. Une telle loi pouvoit sans doute être utilement rendue en faveur de colons étrangers qui eussent augmenté la population et enseigné un mode de culture plus raisonnable, mais elle ne devoit point être faite pour inviter les Brasiiliens eux-mêmes, qui ont déjà détruit tant de bois, à aller détruire ceux qui restent encore.

Les chances aventureuses de la recherche de l'or et des pierreries ont exalté chez les Mineurs cet esprit d'inquiétude naturel à tous les hommes; comme les joueurs, ils saisissent la moindre lueur d'espérance, et sont toujours prêts à sacrifier ce qu'il y a de plus réel aux chimères de leur imagination.

La plupart d'entre eux, abandonnant les lieux qui les ont vu naître, ont plusieurs fois transporté çà et là leur famille, leur fortune et leurs esclaves; et au seul récit que je faisois à quelques propriétaires des environs de Villa-Rica de la fertilité des rives du Jiquitihonha, je les ai vus disposés à quitter l'habitation où ils avoient reçu le jour, à traverser un pays immense, et à s'enfoncer dans les forêts peuplées par les Botocudos. On sent avec quel empressement des hommes animés d'un tel esprit ont du saisir l'appât qui leur étoit offert par le gouvernement lui-même. On s'éloigne du centre de la province; des villages jadis florissans sont abandonnés, et l'on se précipite vers les frontières. La destruction des bois n'est pas le seul résultat fâcheux d'un tel système. Une foible population, en se disséminant sur une immense étendue, devient plus difficile à conduire: vivant à de grandes distances les uns des autres, les cultivateurs perdent peu à peu les élémens de la civilisation; les principes de la religion et de la

morale ne leur sont plus enseignés; le criminel échappe à la rigueur des lois; l'Etat a plus de peine à recouvrer ses deniers; et, en cas de besoin, le pays ne pourroit qu'après un long espace de temps réunir tous ses défenseurs.

Un changement dans le système d'agriculture admis jusqu'à ce jour remédieroit à tant de maux. Que les Mineurs adoptent l'usage de la charrue et des engrais; ils n'auront plus besoin de détruire leurs forêts, et ces terres qu'ils disent être perdues sans retour leur donneront tous les ans d'abondantes récoltes; le fils mourra près des lieux où reposent les cendres de ses pères, et la population ne s'étendra plus qu'à mesure qu'elle augmentera.

Je sais très-bien qu'il est des côtes trop rapides pour qu'on puisse les labourer; mais combien de vallées fertiles peuvent être cultivées avec la charrue! Les racines des arbres seroient certainement un obstacle dans les cantons où les bois auroient été brûlés récemment, mais dans une foule d'endroits elles sont déjà détruites; et avant qu'elles le soient il ne se passe certainement pas autant d'années que le prétendent les Mineurs, quand ils veulent défendre le mode de culture auquel ils sont malheureusement accoutumés.

J'ai souvent eu occasion de citer aux cultivateurs des environs de Villa-Rica un exemple dont ils avoient été témoins comme moi, et qui leur prouve combien leurs terres couvertes de *Capim gordura* sont loin d'être perdues pour jamais. Un habitant des îles Açores étoit venu s'établir à peu de distance de la capitale des Mines, près du village de Santa-Barbara, et possédoit un troupeau de sept cents bêtes à cornes. Au lieu d'abattre et d'incendier des forêts, il réunis-

soit chaque soir ses bestiaux dans un parc; il faisoit enclore d'une haie sèche un champ de *Capim gordura*, et y mettoit le feu. Sans bêcher son champ, sans le labourer, il y faisoit creuser des trous; des nègres dépositoient dans chacun d'eux un peu de fumier pris dans les parcs où les bestiaux avoient été enfermés, et on y mettoit ensuite des grains de maïs. J'ai vu ces champs à l'époque de la floraison du maïs; les tiges étoient pour le moins aussi belles que celles qui viennent au milieu des cendres des bois vierges, et le verd gai de leurs feuilles contrastoit d'une manière agréable avec la couleur grisâtre du *Capim gordura* qui avoit poussé avec elles. Si des procédés qui rappellent autant l'enfance de l'art ont pu produire des résultats aussi heureux, que ne seroit-on pas en droit d'espérer d'une culture régulière?

Il est très-vrai que lorsqu'on a soin d'éloigner les bestiaux d'un terrain où croit le *Capim gordura*, et que ce terrain est par lui-même d'une nature excellente, le *Capim gordura* finit par se détruire de lui-même; les vieilles tiges forment au bout d'un certain temps une couche épaisse qui ne permet pas aux semences de lever; des rejets d'arbres et d'arbrisseaux se montrent peu à peu; et lorsqu'ils commencent à donner de l'ombre, ils font périr entièrement l'ambitieuse graminée. Mais il ne faut pas moins de dix ans pour qu'un tel changement s'opère dans les meilleurs terrains; et combien n'est-il pas difficile d'ailleurs d'empêcher les bestiaux d'approcher d'un champ lorsqu'on ne les garde point!

Ce n'est pas seulement, au reste, dans les parties du Brésil où croit le *Capim gordura* que le système d'agriculture en usage parmi les Brésiliens a les inconvéniens les plus graves.

Il est d'immenses pays où cette graminée n'a pas encore pénétré, et d'autres où elle ne pénétrera probablement jamais, parce qu'elle ne se plaît bien que dans les terrains argileux ; mais dans ces pays même, l'incendie répété des bois épuise également les terres. Ainsi celles de Piedade, dans le district de Minas-Novas, où l'on ne voit point de *Capim gordura*, commencent déjà à se fatiguer, et cependant ce canton n'est peuplé que depuis quatre-vingts ans. Il n'y a pas trente-cinq ans que l'on cultive les environs de San-Domingos, et déjà les colons se plaignent du peu d'abondance de leurs récoltes. Je sais qu'il est quelques cantons heureusement favorisés, tels que les environs de Salgado, sur les bords du Rio de Santo-Francisco, où on laisse à peine reposer la terre, et où elle produit toujours avec une égale fécondité ; mais ces cantons sont du nombre des exceptions, et peut-être n'en devrais-je citer aucune dans une esquisse qui ne doit présenter que quelques traits principaux.

S'il falloit actuellement indiquer un moyen de décider les Mineiros à renoncer à leurs pratiques erronées d'agriculture, cette tâche ne seroit assurément pas difficile. Le gouvernement brésilien exempté de dix années d'impôts ceux qui se transportent sur les frontières de la province des Mines ; qu'il n'ajoute point à ce sacrifice, qu'il en change seulement la direction. Au lieu de récompenser des hommes qui cherchent à se soustraire à la surveillance de l'autorité, et détruisent les forêts qui subsistent encore, que l'on accorde la même prime à ceux qui laboureront les terres couvertes de *Capim gordura*, et l'on verra, j'ose le dire, une heureuse révolution s'opérer bientôt dans la province de Minas-Geraes.

